

Le parcours de Michel Dallaire

Stefan Psenak

Numéro 91, mars 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41869ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Psenak, S. (1997). Le parcours de Michel Dallaire. *Liaison*, (91), 14–15.

LE PARCOURS DE MICHEL DALLAIRE

**Rencontre entre un ami journaliste et un poète
qui fait « éclater les mots que le ventre incube,
que la gorge réchauffe, que la langue savoure ».**

Comme toujours, Michel Dallaire est arrivé le premier. Comme toujours, il m'attend, dans la chaleur du sympathique petit Café où nous nous rencontrons à l'occasion pour parler de la vie, de l'écriture et de la condition de l'écrivain en Ontario français, particulièrement à Sudbury, Ontario. Il range des feuillets qu'il relisait, me tend la main puis je m'installe. La serveuse m'apprend que la réserve de Becks est épuisée. Michel hausse les épaules en me montrant sa Steinlager déjà entamée. Je me rabats sur une Grolsch. « Est-ce que je m'adresse à l'ami ou au journaliste ? », me demande-t-il en souriant. « À l'ami journaliste qui va faire un portrait de toi », lui réponds-je du tac au tac.

Je lui demande de me parler de lui, de son parcours. Il rit du ton solennel sur lequel je lui pose la question. Puis il m'apprend que la nouvelle année lui a apporté un an de plus ; il vient d'avoir quarante ans, mais en paraît dix de moins. Au premier abord, Michel Dallaire peut sembler timide, réservé, discret, froid même. Ce qu'il n'est pas. Michel Dallaire est mystérieux, cependant, et garde assez jalousement sa vie privée. On le voit d'ailleurs toujours seul lors des lancements de livres, des vernissages ou des premières de théâtre. Mais Louise, sa douce moitié, l'appuie inconditionnellement et la relation qu'ils vivent le nourrit, dans sa vie d'homme et d'écrivain.

Michel Dallaire parle longuement de ses voyages en Amérique du Sud, en Europe et en Afrique du Nord, des voyages qu'il s'est offerts, m'apprend-il à ma grande surprise, grâce à ses séjours sous terre, comme mineur. Une expérience de travail et des voyages au cœur de la vie du vrai monde qui l'ont marqué, qui l'ont façonné d'une certaine manière. Et je comprends un peu mieux cette humilité qu'il affiche (et qui l'honore) lorsqu'il parle de son travail d'écrivain.

Et puis il me raconte une anecdote savoureuse : au moment où il est au Maroc, ses parents l'avisent qu'il a été accepté à l'Université Lau-

rentienne et lui envoient des papiers qu'il doit compléter afin de pouvoir obtenir une chambre en résidence (à cette époque, il vit à Manitowadge, avec sa famille). Son inscription dûment remplie, il l'expédie directement à la Laurentienne. Lorsqu'il rentre de voyage et déménage à Sudbury, sur le campus de l'Université, il apprend que, comme ses papiers sont arrivés du Maroc, on lui a réservé une chambre dans la résidence pour les étudiants étrangers ! Il passera donc quelques années avec des étudiants d'un peu partout, notamment de l'Afrique, d'où il arrive. Le choc du retour n'est donc pas aussi brutal qu'il ne l'avait imaginé.

Entre deux bouchées, nous parlons de son travail d'auteur pour Jean-Guy Chuck Labelle. Michel vient de passer quelques jours en studio pour s'assurer que les mots qu'il a mis dans la bouche de son ami cow-boy fonctionnent. « Le studio, c'est pas toujours facile, dit-il, parce qu'à un moment donné t'as l'impression que tout le monde a quelque chose à dire à propos de tes paroles ». S'il aime bien écrire des chansons — il en a aussi écrit pour Paul Demers —, Michel Dallaire est conscient de la difficulté d'écrire pour les autres : « Si t'es pas prêt à faire des compromis, t'es aussi bien de laisser tomber ça », lance-t-il. Il est par ailleurs très heureux de quelques-uns des textes qui se trouvent sur le nouvel album de Chuck (**Terre fragile**), dont « La danse du noyé », un langoureux tango et « L'oiseau des dunes », inspiré d'une rencontre faite lors d'un déplacement entre le Magreb et la France. (Ayant entendu « La danse du noyé », je peux attester de la réussite de cette pièce qui marie un texte soigné à une musique très différente de celle du premier disque audio-numérique du chanteur d'Azilda.)

Entre deux contrats de rédaction et de traduction, Michel Dallaire prend le temps de souffler un peu. La grande difficulté d'un travail comme le sien, c'est qu'après avoir passé des journées entières devant l'écran de son ordinateur à rédiger pour les autres, on

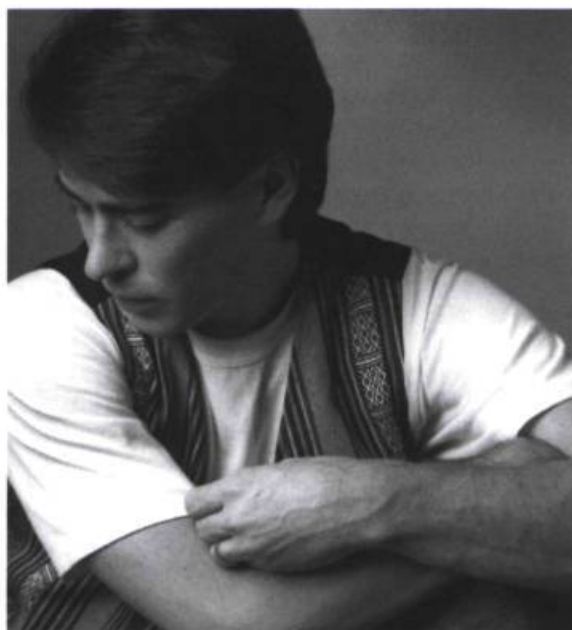
suivre la parole
dans ses corridors d'angoisse

découvrir l'itinéraire
soustrait au temps
les plus folles syntaxes
l'instinct tribal

frôler la bordure du papier
sentir vibrer la tension
héréditaire

exploiter un gisement de mots
réinventer le verbe autochtone
entre indifférence
ivresses nécessaires
vies et morts

faire éclater les mots
que le ventre incube
que la gorge réchauffe
que la langue savoure



interroger la mémoire
les griffes de l'oubli

se heurter aux démons familiers
et suivre ce fil d'Ariane

extrait de
Ponts brûlés et appartenances
(inédit)

PHOTO : RACHELLE BERGERON

se sent vidé et il est dès lors presque impossible de plonger dans ses textes de création. Mais, ce genre de travail a aussi ses avantages, comme la gestion de son temps. Relativement discipliné, l'écrivain sudburois réussit ainsi à se ménager des périodes plus ou moins longues d'écriture intensive.

Son plus récent livre et premier recueil de nouvelles, **Dans ma grande maison folle**, paru en 1995, a reçu un accueil critique très favorable. Depuis, Dallaire veut se donner le temps d'écrire et de réécrire ses textes : « Je ne suis plus pressé de publier, dit-il. Je veux prendre mon temps, le temps d'être

satisfait de ce que j'écris. » Mais, s'il veut prendre son temps, cela ne l'empêche pas de se donner des dates de tombée qu'il respecte avec rigueur, comme lorsqu'il décide d'envoyer un texte à un concours. « Je ne fonde jamais trop d'espoir quand j'envoie un manuscrit à un concours, explique-t-il, mais ça me permet de me motiver, de me donner un but, celui de faire avancer un projet qui mijote depuis un bout de temps. » Même s'il ne fonde pas trop d'espoir sur les concours, il a néanmoins remporté le Prix littéraire Jacques-Poirier-Outaouais, en 1992, pour son roman **Terrains vagues**, en 1992, pour son roman **Terrains vagues**, qui lui a valu, outre une bourse et une

invitation au Salon du livre de Hull, la publication de son ouvrage chez VLB éditeur.

Présentement, Dallaire travaille à un recueil de poésie intitulé **Ponts brûlés et appartenances**, qu'il compte soumettre aux éditeurs cette année (voir extrait ci-contre). Il a aussi présenté un projet à CBON, la radio de Radio-Canada à Sudbury, pour la réalisation d'une série d'extraits de textes de poètes franco-ontariens sur fond musical : « L'idée, c'est de faire des clips de deux ou trois minutes qui pourraient parfois être utilisés à la place des chansons. Ça ferait connaître la poésie d'ici d'une façon originale. En fait, ça rendrait la poésie plus accessible. »

Puis nous parlons de poésie, des idées récurrentes et des vers semblables qui naissent de la plume d'auteurs qui ne se connaissent pas ou n'ont pas lu les œuvres qui présentent des affinités, parfois des vers presque mot à mot, avec la leur. Et nous concluons en nous disant qu'après tout, les grands thèmes, les grandes préoccupations, sont les mêmes pour tout le monde !

Nous sortons. Le vent est froid. Nous pensons que le travail nous a rattrapés. Et que la prochaine fois, il y aura peut-être de la Becks au frigo...

STÉFAN PSENAK

ŒUVRES DE MICHEL DALLAIRE

Regards dans l'eau, poésie,
Sudbury, Prise de parole, 1981.

L'œil interrompu, roman
Sudbury, Prise de parole, 1985.

Cinéma muet, poésie
Sudbury, Prise de parole, 1989.

Terrains vagues, roman
Montréal, VLB éditeur, 1992.

Dans ma grande maison folle, nouvelles
Sudbury, Prise de parole, 1995.